

Gaby Charroux : de Bab El Oued à l'Assemblée Nationale



Charroux : "Nous étions frères et nous nous sommes déchirés. Ca a la couleur du drame." Photo TERZIAN ROBERT - (c) Copyright Journal La Marseillaise
<http://www.lamarseillaise.fr/bouches-du-rhone/societe/31021-de-bab-el-oued-a-l-assemblee-nationale>

L'enfant d'Alger privé de père par la guerre est devenu député-maire communiste de Martigues. Pour la première fois, il évoque son parcours singulier.

En ouvrant une parenthèse dans son agenda serré en même temps que la porte de son bureau au cinquième étage de la mairie de Martigues, Gaby Charroux sait qu'il se lance dans un exercice inhabituel. Parler de lui.

Devant une tasse de café, il hésite un instant et commence par le début : « Moi je suis né à Bab El Oued, quartier populaire par excellence ». Le fief du Parti communiste algérien avant de devenir une place-forte de l'OAS pendant la guerre.

La famille de son père, tombé à la bataille de Monte Cassino en 1944 lorsque Gaby Charroux n'a que deux ans, est lointainement originaire des Deux-Sèvres. Celle de sa mère, « ouvrière couturière chez un patron », plonge ses racines en Sicile. « Les Costanzo, comme les immigrés de tout temps ont fuit une vie difficile », précise-t-il.

Entouré de femmes : sa grande soeur, sa mère et sa grand-mère Gaby Charroux garde de l'enfance un souvenir heureux. « J'étais très aimé, un peu surprotégé », sourit-il. « Comme beaucoup nous avons de petites ressources. Bien sûr il y avait les colons, mais nous, nous étions du petit peuple pied-noir », se remémore-t-il. De ses vacances qu'il passait avec sa famille maternelle à Bou Haroun, un village côtier,

il conserve « le souvenir éternel de la lumière d'Algérie, des pêches miraculeuses ramenées par les chalutiers » et des journées passées avec ses nombreux cousins.

« Ma mère donnait tout pour qu'on s'en tire »

« Par gros temps la mer venait jusqu'au pied de la maison de pêcheur que nous occupions. Il y avait l'eau courante mais pas l'électricité. Là bas toutes les femmes travaillaient à l'usine de sardines Falcone. Je me rappelle de leurs mains abîmées, comme brûlées », ajoute-t-il.

En 1954, l'année où débute la guerre d'Algérie, Gaby Charroux entre en 6^e au lycée Bugeaud, du nom d'un des militaires qui fut aux avant-postes de la « pacification » de l'Algérie. À la fin du premier trimestre, il est convoqué à midi avec quelques élèves de chaque classe dans le bureau du proviseur. « Il nous a adressé les félicitations. Je ne savais même pas que ça existait », rapporte-t-il. De retour à la maison pour le déjeuner, il se fait réprimander par sa grand-mère inquiète de son retard et ne dit rien. « Je voulais réserver la nouvelle à ma mère. Elle qui donnait tout pour qu'on s'en tire », confie Gaby Charroux, la voix tenaillée par l'émotion. C'est le début d'un beau parcours scolaire. « Ma mère a été transportée de bonheur et de fierté. Je suis sûr qu'elle en a parlé à son travail. Pour elle, cela montrait que les gens de rien comme nous pouvaient y arriver », confie-t-il avant d'insister : « Je voue une reconnaissance sans borne à l'école républicaine. Elle doit être intouchable. Ces modèles sont renouvelables aujourd'hui ».

Face à la situation qui se tend, la famille de Gaby Charroux est désemparée « on ne comprenait rien à la maison. On se demandait pourquoi ? Qu'est-ce qui leur prend ? » Sa grand-mère très amie avec une musulmane qui lui rendait visite chaque jour, le supplie dès lors de ne pas s'éloigner des quartiers européens. « Lorsque j'étais en 4^e un élève qui s'appelait Bliard a pris une balle dans la tête à 14 ans quand il rentrait chez lui. Ça a été terrible », se souvient-il avec gravité.

Les crispations s'installent, le conflit s'amplifie mais ne parvient pas tout à fait à rompre les liens entre les « communautés ». « À l'école normale mes camarades de chambre s'appelaient Lévy, Linarès et Aït Saadia », indique Gaby Charroux. Une amitié comme il y en eut tant d'autres. Elles n'empêcheront pas, au paroxysme de la guerre, les différentes populations d'Algérie de s'opposer. « Nous étions des frères et nous nous sommes déchirés. Ça a la couleur du drame », soupire-t-il, le cœur lourd.

En 1958, Gaby Charroux se rend place du Forum pour écouter le célèbre « je vous ai compris ! » de de Gaulle. « Il y avait une foule immense, de nombreux musulmans débarqués de camions étaient là. On se disait sans rien comprendre "c'est bon, il va y avoir la paix" », témoigne-t-il. « Quand l'Indépendance est apparue comme inéluctable il y a eu un sentiment de trahison, une haine contre de Gaulle très puissante et différente de celle que lui vouaient les communistes », se souvient celui qui ne l'était pas encore.

Plusieurs années avant le point de rupture de 1962, Gaby Charroux se jette à corps perdu dans la pratique sportive. « Je ne faisais que ça. Tous les sports. J'ai même été champion d'Algérie du 100 mètres brasse ! », s'amuse-t-il. Habitué des matchs

de handball, le jeune homme se lie d'amitié avec un coéquipier : Jacky Tiffou. Fils d'un militant communiste, il contribue à « lui ouvrir un peu les yeux », sur la situation de l'Algérie. Mais c'est Georges Labica, jeune professeur de philosophie communiste qui fait naître chez Gaby Charroux une réelle réflexion « sans prosélytisme », précise-t-il. « Mais à cet âge et dans cette période il n'était pas facile de toujours garder les yeux ouverts », reconnaît-il.

À Bab El Oued, les voisins de palier de sa famille sont des républicains espagnols. « On vivait la porte ouverte j'appelais "tonton" le père de famille », un militant communiste infatigable. Sa fille, Marie-Rose, communiste également est un temps suspectée d'avoir posé une bombe, provoquant la stupeur du voisinage. « En réalité elle ressemblait simplement à Djamilia Bouhired, une militante du FLN », précise Gaby Charroux. Les voisins néanmoins très engagés sont expulsés d'Algérie en 1960.

Il ne les oubliera jamais : « Ce sont eux qui nous ont hébergés à Marseille lorsque nous sommes arrivés avec ma soeur le 27 mai 1962. Marie-Rose Solbès, Péretto de son nom d'épouse, a été ensuite l'une des principales artisanes de la mise en place de la sécurité sociale algérienne ».

Nommé instituteur à Nevers le 1er décembre, Gaby Charroux se marie en février 1963 avec Nicole, pied-noire également, qui lui donnera une fille et deux garçons et passe le concours de conseiller d'orientation psychologue. En 1972, il s'installe à Martigues, une ville qu'il ne quittera plus. « On aspirait à poser nos valises », se remémore-t-il.

« C'est ma femme qui m'a convaincu d'y retourner »

Il devient délégué académique du Sness et préside un club sportif. C'est à ce titre qu'il est approché par Paul Lombard pour figurer sur sa liste en 1987. Il est élu. D'abord compagnon de route puis membre du PCF, il devient vingt ans plus tard conseiller général, un mandat qui lui permettra de renouer avec l'Algérie au cours de la visite d'un projet de coopération décentralisée. « Je ne voulais pas y retourner, c'est ma femme qui m'a convaincu », sourit-il aujourd'hui. « Je suis allé devant mon immeuble. J'ai monté les quatre étages, le coeur qui battait à 300 à l'heure ». Personne derrière la porte mais un voisin le reçoit chaleureusement, puis il visite la Casbah « toute petite mais qui était si grande dans mon regard d'enfant ».

En 2012 lorsqu'il est élu député « grâce aux électeurs et à une organisation politique », Gaby Charroux pense aux siens qui ne sont plus là et à ses six petits-enfants. « J'étais si fier, pas pour moi-même, pour tous ceux que je représentais politiquement mais aussi socialement. Pied-noir parti de rien, j'étais représentant du peuple de cette France dont je suis amoureux fou. C'est le Parti communiste, plus que n'importe quel endroit qui rend ce parcours possible », dit-il avec dans les yeux, le reflet de cette lumière d'Algérie qui a éclairé son enfance.

Léo Purguette